

magne actuelle comptent environ 30 000 membres. Ce qui, avec les juifs non inscrits, représente sans doute un total de 50 à 60 000 personnes. On peut sans doute en conclure, comme le fait l'auteur, que plus d'un millénaire d'histoire des juifs en Allemagne n'est pas terminé. A condition de préciser que rien ne pourra surmonter la rupture du génocide.

Complété par une bibliographie et un index des noms cités, cet ouvrage n'apporte pas d'éléments nouveaux, mais constitue une synthèse claire et utile.

Rita THALMANN, Paris

Steven M. LOWENSTEIN, Paul MENDES-FLOHR, Peter PULZER, Monika RICHARZ, *Deutsch-jüdische Geschichte in der Neuzeit. Band III: Umstrittene Integration 1871–1918*, München (C. H. Beck) 1997, 428 p.

Sous-titré «Une émancipation contestée», ce troisième volume de l'histoire germano-juive entre 1871 et 1918, couvre la période de l'extension généralisée de l'émancipation, tardive par rapport à d'autres pays occidentaux, des juifs germanophones. En douze chapitres, les quatre auteurs – dont une seule allemande, les trois autres, quoique d'origine allemande de naissance, ou d'ascendance allemande ou autrichienne, sont américains ou britannique – évoquent successivement les structures de la minorité juive, son statut public, les problèmes identitaires. Les deux dernières parties décrivent les nouveaux courants de la pensée juive et la situation changeante des juifs durant la Première Guerre mondiale.

Par rapport à d'autres histoires de ce type, l'ouvrage présente deux innovations: d'une part, la comparaison avec l'évolution de la situation des juifs germanophones d'Autriche-Hongrie, de l'autre, la place accordée au rôle croissant des femmes juives dans la famille, la société et la vie associative. Ce qui ressort clairement de cette étude, c'est que cette période, souvent présentée comme la plus sûre et la plus heureuse du judaïsme germanophone de ces deux empires, est en réalité très paradoxale. S'il est, en effet, indéniable que la reconnaissance de l'égalité de droits a favorisé l'ascension économique et sociale des juifs, en particulier l'accès aux professions libérales davantage qu'à la fonction publique, ces succès et l'affaiblissement du libéralisme politique en Allemagne, vecteur de l'émancipation, voire sa quasi disparition en Autriche, ont aussi provoqué une montée de la judéophobie. Mélange d'antijudaïsme chrétien traditionnel ou économique, il s'y ajoute à l'époque un antisémitisme racial. Le terme antisémitisme étant forgé en 1879 par le publiciste allemand Wilhelm Marr, co-fondateur du premier *Parti des antisémites* qui obtint jusqu'à 17 députés au Reichstag.

Bien qu'affaiblis par leurs divisions, les groupes antisémites furent relayés durant cette période par de grandes organisations socio-professionnelles comme l'*Union des agriculteurs*, la *Fédération des artisans et petits commerçants* et l'*Union des étudiants allemands*, qui n'admirent plus dès la fin du XIX^e siècle l'adhésion de juifs. Pratique également introduite dans les organisations de même type dans l'empire austro-hongrois. Ce qui conduisit le jeune Theodor Herzl, né à Budapest, étudiant à Vienne, à rompre avec l'association nationaliste qu'il avait rejointe lors de la modification de ses statuts. Cette expérience, ajoutée à celle de journaliste de la libérale *Neue Presse* de Vienne, capitale dominée par le Parti social-chrétien du maire antisémite Karl Lueger puis, à celle de l'Affaire Dreyfus, qu'il vécut comme correspondant de presse à Paris, forgèrent sa conviction qu'il n'y avait pas d'autre solution pour les juifs que la création d'un Etat autonome. Sa publication, en 1896, de l'*Etat des juifs et la réunion*, un an plus tard à Bâle, du 1^{er} Congrès sioniste suscitèrent un grand espoir parmi les populations juives d'Europe orientale, mais des réticences allant jusqu'au rejet violent de la plupart des ses co-religionnaires occidentaux en voie d'acculturation. Disposés à la rigueur à soutenir financièrement l'émigration des juifs de l'Est, ceux-ci n'acceptaient pas l'idée de quitter leurs patries respectives et une émancipation chèrement acquise.

Situation quelque peu différente en Autriche-Hongrie où le sionisme trouva davantage d'adeptes, mais qui revendiquaient le droit à l'autonomie nationale de la minorité juive, reconnu aux autres minorités de l'empire multinational. Autre différence notable avec le judaïsme allemand, le ralliement précoce de bon nombre de juifs au socialisme qu'ils percevaient, en dépit de son refus de toute spécificité, comme le seul rempart contre l'antisémitisme. Plus ancrés dans la tradition bourgeoise libérale, leurs homologues allemands ne commencèrent à s'en rapprocher qu'à partir de la nouvelle génération déçue par l'ambiguïté des autorités et l'indifférence des libéraux.

Si, en effet, des personnalités non juives avaient, au début des années quatre-vingt-dix, pris l'initiative de créer à Berlin comme à Vienne, des *Associations de défense contre l'antisémitisme*, celles-ci s'avérèrent rapidement inadaptées aux méthodes modernes de propagande et à la base de masse de leurs adversaires. De sorte que la bourgeoisie juive dut créer ses propres associations de défense, forte de 40 000 membres en Allemagne, mais seulement de 7 000 en Autriche dans la mesure où, fondées sur le principe de citoyens du pays, de confession juive, elles excluaient l'adhésion des co-religionnaires de l'Est particulièrement nombreux en Autriche. Cimentée par une volonté commune de compenser leur insécurité identitaire par une exacerbation de la différenciation ethno- raciale de la germanité, l'osmose entre antisémites des deux empires se révéla plus forte. Figure de proue de cette osmose depuis le succès de ses *Fondements du XIX^e siècle* (1899) Houston Stewart Chamberlain, gendre de Wagner, participait à la fois au *Cercle de Bayreuth* et au *Cercle Guido von List* de Vienne où il rédigea d'ailleurs son ouvrage. Mais alors que François Joseph, soucieux de maintenir l'unité de ses sujets, récusait l'antisémitisme, Guillaume II, quoique entouré par intérêt de quelques juifs privilégiés, y adhérait largement. Grand admirateur de H. S. Chamberlain avec lequel il entretenait d'ailleurs une correspondance, il alla jusqu'à recommander la lecture de son livre pour la formation des enseignants. Imprégnation lourde de conséquences pour la jeunesse allemande dont le plus grand mouvement, le *Wandervogel*, introduisit à l'époque la lecture des doctrinaires du racisme.

En dépit ou à cause de sa marginalité, la minorité juive contribua grandement à l'essor économique et social, de même qu'au rayonnement culturel des deux empires. Avec le début de la Première Guerre mondiale et la proclamation de l'Union sacrée, elle crut même que son égalité, si souvent bafouée, aboutissait enfin à cette synthèse germano-juive tant désirée. La détérioration de la situation à partir de 1916 et le recensement spécifique, ordonné par l'Etat-major allemand en réponse aux campagnes contre les »planqués« et les »profiteurs de guerre« juifs, mirent fin à cette illusion. Rares furent ceux qui déplorèrent la chute des deux régimes impériaux. Nombreux ceux qui placèrent après la défaite et la révolution de 1918 leur espoir dans l'avènement de régimes démocratiques.

Doté de notes abondantes, d'une riche orientation bibliographique, d'un index des personnes et matières ainsi que d'illustrations souvent originales, cet ouvrage donne un aperçu bien documenté et sur certains points novateur de l'évolution contrastée de cette période d'histoire germano-juive.

Rita THALMANN, Paris

Avraham BARKAI, Paul MENDES-FLOHR, Steven M. LOWENSTEIN, *Deutsch-jüdische Geschichte in der Neuzeit. Band IV: Aufbruch und Zerstörung 1918–1945*, München (C. H. Beck) 1997, 429 p.

Bien que doté d'une documentation scientifique et d'une présentation de même qualité que l'ouvrage précédent, ce quatrième volume sur la période 1918–1945 ne répond pas pleinement à ce que l'on pouvait en attendre. Si la première partie retraçant en huit cha-